

Hazmieh, 1976

L'obscurité règne sous ce ciel terne peint  
Au pinceau fin, mélange de larmes d'hiver,  
Teinté de nuages noirs qui pleurent du fer  
Qui fend la terre ferme qui crie, hurle en vain...

J'étais une colonne debout dans la trifora de la maison d'un couple libanais à trois enfants. Nous étions en pleine guerre et cette dernière, ce monstre, ne dormait pas. Personne ne savait quand il allait s'assoupir ou s'il serait témoin de notre dernier soupir. Nous vivions lourds de peur sous un ciel qui se faisait lentement recouvrir de larmes et de peinture noire, mais sous lequel nous ne perdions pas espoir, rêvant de la rosée d'un matin où, au passé, tout cela appartiendra... Les enfants restaient à la maison avec leur mère, pendant que le père, important médecin, partait chaque jour à l'hôpital soigner les blessés. D'où je me tenais, je pouvais tout voir : d'un côté, les cris et la destruction ; de l'autre, dans la chaleur de la maison, Elie, Nayla et Nada jouer, comme les enfants qu'ils étaient, dans le salon. Ça me rappelle d'ailleurs les seules fois où j'ai vraiment envié des humains : lorsque leur mère leur cuisinait les plus délicieux plats libanais. Vous ne comprenez pas, ils avaient l'air si appétissants que je regrettais ne pas pouvoir les goûter ! Elie terminait toujours son assiette en premier, puis Nayla lui donnait ses restes même si Nada, l'aînée, lui disait toujours de ne pas le faire. Ensuite ils se chamaillaient sur le sujet pendant que leur mère riait et pour être honnête, je riais aussi. Ces moments étaient mes rayons de lumière. J'aimais tellement cette famille. Oui, j'aimais beaucoup ma famille.

Ces instants de paix nous ont tous laissés sous l'impression que la guerre était partie en randonnée et qu'elle s'était perdue sur le sentier. Mais en réalité, elle s'enfonçait dans un sommeil trompeur. Elle fermait un œil, mais jamais les deux...

Un soir, pendant que je regardais les enfants jouer dans le salon et que les parents préparaient à manger dans la cuisine, un bruit assourdissant venant de l'extérieur retentit, c'était un obus. Aussitôt, les parents se précipitèrent vers le salon, prirent les enfants et se dirigèrent vers le couloir. Elie laissa derrière lui le dessin qu'il dessinait, Nada abandonna le livre qu'elle lisait et Nayla laissa la télévision allumée. Je pouvais voir la peur s'emparer de leur visage et s'installer dans leur regard. Ils ne comprenaient qu'à peine ce qui se passait. Mais dans le couloir, Elie remarqua qu'il avait oublié son dessin dans le salon. C'était son dessin préféré, un portrait de famille devant la trifora où il m'avait dessinée juste à côté de lui. Sans rien dire, il lâcha la main de sa mère, quitta le couloir, entra dans le salon, trouva le papier, le prit dans sa main, se redirigea vers le couloir, s'apprêta à le rejoindre, se retourna et posa un dernier regard sur moi avant qu'un obus brise la trifora, éclate le verre, me jette sur le sol et détruise le salon. Je n'entendais plus que des cris, je voyais flou, le temps ralentit, suspendu par la tension. « Est-ce qu'il va bien ? » je me demandais, alors que j'étais en morceaux. « Est-ce qu'ils vont bien ? Laissez-moi entendre leur voix ! Dites-moi qu'ils vont bien ! » Si seulement j'avais été plus forte, j'aurais retenu l'obus. Je les aurais protégés. « Laissez-moi les voir une dernière fois ! » Si seulement je pouvais revenir dans le temps, les regarder rire comme avant, les regarder jouer entre

eux, les regarder se chamailler, rire avec leur mère, rêver de ses plats... Pourquoi cela nous arrivait-il ? Rendez-les-moi... Rendez-nous notre vie paisible...

Ce jour-là, j'avais tout perdu...

Des mois, des années ou des décennies plus tard, je ne sais plus, on m'avait reconstruite quelque part. Je pense que la guerre s'était terminée, mais elle m'avait déjà tout volé. On avait recollé mes morceaux entre eux, mais les morceaux de mon cœur étaient perdus à jamais. D'où je me tenais, je ne voyais plus rien. Il ne me restait que mon passé. Mes souvenirs étaient ma seule consolation et je vivais avec les fantômes de ceux que j'aimais...

Des mois, des années ou des décennies plus tard, je ne sais pas, on me changea d'endroit. On m'installa dans une maison je ne sais où, dans une trifora... Elle était en cours de construction et je voyais le salon se remplir de meubles. Il me rappelait tellement celui de ma famille...

Des jours, des semaines ou des mois après, je ne sais pas, je vis la famille de cette maison pour la première fois. Trois enfants entrèrent par la porte, deux filles, un garçon, la mère entra juste après eux, suivie du père, et son visage, ce visage, je le reconnus en un instant, c'était celui d'Elie. Je n'arrivais pas à y croire. C'était impossible. Je n'y croyais pas. Mais lorsqu'il se rapprocha de la table juste à côté de moi et y posa un dessin encadré, je le reconnus immédiatement, c'était le dessin qu'Elie avait sauvé du salon ce soir-là. Je ne rêvais pas. C'était donc vraiment lui ! Il allait bien ! Il avait même des enfants ! Quelle joie ! Quel bonheur ! Ça voulait dire que toute ma famille allait bien aussi ! Le poids du monde se leva

de mes épaules. Comme guidée par des fils invisibles, j'avais retrouvé ma famille. Nous étions réunis.

Et un jour, l'aîné s'assit devant moi et se mit à écrire quelque chose et ce qu'il écrivait était mon histoire...

C'était un nouveau début et à présent, enfin,

La lumière règne sous ce ciel clair peint  
Au pinceau fier, mélange de mille rivières,  
Orné de nuages blancs, diamants du matin,  
Qui éclairent les roselières printanières.

**Georges Eter**

**Université Saint-Joseph de Beyrouth**